

La recherche sociologique dans une situation conflictuelle

La rumeur d'Orléans étudiée par Edgar Morin

La lecture de la rumeur d'Orléans que nous proposons de développer ici ne poursuit pas les analyses sociales, économiques et politiques qui avaient été privilégiées par Edgar Morin⁽¹⁾ ou Freddy Raphaël⁽²⁾ sur cet événement. Nous nous situons par rapport à une discussion entamée lors d'une rencontre entre le Laboratoire de Sociologie de la Culture Européenne et le Seminar für Volkskunde de l'Université de Bâle⁽³⁾ sur le thème du «typique».

Florence Rudolf

Laboratoire de sociologie de la culture européenne

Dans ce contexte, l'étude de la rumeur d'Orléans apparaît comme l'occasion de déplacer la question de la sociologie dans la résolution des conflits à celle de l'impact de l'abstraction dans la compréhension des situations que nous vivons.

La rumeur comme illustration de la naissance d'une forme sociale

La rumeur ou le «bruit qui court» n'est pas directement en cause dans notre propos. On peut noter, néanmoins, que ce thème renvoie à l'émergence d'un bruit, à son ancrage social et à son évanescence. Ce qui nous frappe dans le cas de la rumeur, c'est l'amplification d'un processus - bien connu des sociologues qui s'intéressent à l'émergence et à la stabilisation des formes sociales - mais dont les différentes phases sont, normalement, suffisamment déconnectées les unes des autres, dans le temps, pour que leur connivence puisse passer inaperçue. La rumeur présente donc l'intérêt d'illustrer, «in vivo», si l'on peut dire, ce que la reconstitution sociologique vise constamment, c'est à dire exprimer des rela-

tions invisibles. Elle assure une visibilité ou une évidence à un certain nombre de propositions théoriques qui restent hypothétiques habituellement.

Mais si la rumeur met en scène la transformation d'une réalité virtuelle en évidence, elle illustre également le caractère contingent de toute réalité. Elle émerge, s'affirme et s'éteint dans un tourbillon qui pourrait passer quasi inaperçu s'il n'avait pas capté, ne serait-ce que l'espace d'un instant, toute l'attention d'un ensemble social. En bref, ce qui demeure après la tornade, c'est un sentiment intense d'effervescence sociale au cours duquel l'«ici et maintenant» d'ego était intimement lié, voire confondu à celui d'alter ego. Cette particularité permet de comprendre qu'une rumeur puisse persister quand bien même le bruit ne court plus, car elle ne se fonde pas uniquement, et c'est là sa force, sur la nouvelle qu'elle colporte, mais sur l'impression de réalité qu'elle a su faire exister.

Aussi, quand bien même le contenu de cette dernière sera démenti, son fondement est confirmé par l'intensité qu'elle a prise, laquelle est à la mesure de l'implication des individus dans des formes à travers laquelle elle s'est propagée. Cet aspect permet de

comprendre pourquoi des soupçons quant au caractère infondé de la rumeur résistent bien après que la propagation de la nouvelle n'ait été interrompue. Le «noyau dur» de la rumeur, si l'on peut dire, procède davantage de l'ancrage même éphémère, mais massif, du contenu qu'elle a véhiculé, qu'au sens colporté. En bref, c'est sa forme qui lui confère sa force et lui assure une résurgence éventuelle et non la pertinence du récit à partir duquel elle se maintient et se renouvelle. Néanmoins, et c'est ce que nous allons voir, sans tarder, les éléments qui constituent la trame de la rumeur ne sont pas anodins dans l'entretien de la dynamique qui la caractérise.

La rumeur d'Orléans ou l'enfermement dans le même

En 1969, éclate à Orléans une rumeur, dont la ressemblance avec d'autres faits divers de ce type dans d'autres villes de province⁽⁴⁾ entre, sans être centrale, dans la reconstitution de l'événement par l'équipe de chercheurs. Après avoir couvée pendant quelques jours, voire quelques semaines, l'intensité et la massivité de la rumeur va s'exprimer à partir d'une crise qui s'apparente, dans sa forme et dans son évocation, au moins, à un pogrom contre quelques commerçants juifs. L'escalade s'étaye sur une affaire de traite des blanches qui, incriminant un commerçant de prêt à porter bon marché pour une clientèle féminine jeune, s'élargit à d'autres commerces jusqu'à inclure toute la communauté juive et les juifs en général. La mobilisation des associations et des groupes antiracistes et affiliés à la gauche en général, parviendra, en dépit des formes différentes qu'elle prendra, assez rapidement à étouffer la rumeur. Toutefois, l'option de proposer à Edgar Morin de mener une enquête sur cette affaire sera adoptée par le Fonds social juif unifié.

Contre toute attente, l'arrivée des chercheurs après la «crise», ne constituera pas

un obstacle à une meilleure compréhension des «mécanismes» d'émergence et de propagation de la rumeur. Ce décalage a permis le repérage, à travers les «mini» rumeurs qui subsistaient encore, des deux motifs qui semblent conférer à la rumeur sa dynamique. Il s'agit des thèmes du complot et de celui selon lequel «il n'y a pas de fumée sans feu». Le premier argument véhicule une conception du monde selon laquelle les difficultés ou les malheurs d'un groupe trouvent une explication dans l'exercice d'un pouvoir maléfique occulte qui sera ramené à l'activité ou à la présence d'individus précis. Par ailleurs, le thème du complot indique qu'au-delà du récit qui incrimine, la rumeur exprime l'existence d'un malaise au sein de la collectivité. Le second motif garantit un noyau de légitimité à la rumeur quand bien même le contenu sur lequel elle s'est affirmée a été démenti. Il la protège des attaques dirigées contre la structure de plausibilité de la fable qu'elle diffuse, en référant à la consistance qu'elle a prise, qui elle ne peut être niée. Globalement, ces deux motifs permettent de comprendre comment la rumeur et une communication sociale, en général, se perpétuent dans le temps.

L'étude plus détaillée du processus passe par l'identification des différents éléments qui entrent dans le récit et lui confèrent sa cohérence. Car avant de recourir à l'argument de la consistance pour justifier de son existence, il a fallu que la rumeur trouve à s'ancrer dans une histoire qui a pu diffuser dans l'espace et le temps et être reprise largement. Les ingrédients dont va se nourrir une telle nouvelle doivent être à la fois compris isolément et de façon imbriquée, car tout mythe, nous dit E. Morin, «est composite à l'origine, puis acquiert son unité par consolidation».⁽⁵⁾ On notera, sans poursuivre la discussion dans cette direction, que l'équivalence entre la rumeur et le mythe que nous propose E. Morin renvoie à une métaphore importante de la discipli-

ne à savoir celle du sociologue comme chasseur de mythes.⁽⁶⁾ Outre, le fait que cette représentation contribue à dénier la qualité de connaissance aux savoirs «populaires»,⁽⁷⁾ elle confirme la spécificité du travail du sociologue, à savoir celle de faire entrer en scène des éléments ou des relations invisibles jusque là.⁽⁸⁾ Bien que cette définition de la construction sociologique d'une réalité nous semble toujours pertinente, nous verrons qu'elle change en fonction de la valeur qu'elle accorde à ces nouveaux «intrus».

On peut reprendre, sans la détailler, l'analyse à laquelle l'équipe d'E. Morin va procéder pour faire apparaître des éléments absents du récit à travers lequel se propage la rumeur. Les principaux points constitutifs de la rumeur renvoient à l'activité créatrice des fantasmes de jeunes adolescentes confinées dans un milieu clos. Cette dernière aurait été libérée par la lecture d'une histoire relatant l'existence d'un réseau de traite des blanches qui oeuvrerait à partir des cabines d'essayage de commerçants de prêt à porter. Le désir sexuel, voire de viol dit Morin, innocenté par l'administration d'une drogue par piqûre, à partir d'une cabine d'essayage, constituent les principaux ingrédients à partir desquels l'imagination de ces jeunes adolescentes a pu trouver un terrain stimulant. Si ce contexte permet de fournir une explication à l'élaboration de la fable, encore faudra-t-il identifier les relais à travers lesquels elle a pu se propager. Cette fonction semble avoir été assurée par des femmes plus âgées, telles que les mères ou les enseignantes des adolescentes concernées, lesquelles partagent en commun le fait de ne pas être bien au courant des réalités socio-politiques de la cité. Cette méconnaissance permet de comprendre comment des défenses telles que celle d'aller vérifier auprès des autorités compétentes, par exemple, si des disparitions ont été constatées, n'aient pas fonctionné. Enfin, on peut trouver un élément de répon-

se dans l'adhésion de cette génération à ce récit à travers la reprise en main des adolescentes qu'il occasionne pour les mères et les enseignantes qui avaient un peu perdu le contrôle de cette génération, dépassées qu'elles étaient par la libération des mœurs et la diffusion de la culture *yé yé*.

On retrouve ici, l'idée que la rumeur établit une articulation non seulement entre des éléments distincts, mais aussi entre des populations étrangères les unes aux autres ou devenues étrangères les unes aux autres. Cette remarque relate comment la fable de la traite des blanches a pu trouver un terrain favorable auprès de deux générations en situation plutôt conflictuelle, de sorte que la rumeur assurera le rôle de ciment dans un contexte marqué par un certain relâchement des repères sociaux. Si le thème de la traite des blanches semble propice à une convergence entre les adolescentes en mal d'amour et les mères ou enseignantes en peine d'autorité, la présence du commerçant juif dans cette construction ne semble pas trouver sa place *a priori*. En suivant l'élaboration du mythe, on constate d'ailleurs que le thème du juif restera longtemps larvé ou implicite, puisqu'il n'est d'abord question que de commerces, qui après vérification sont tous tenus par des juifs. La rumeur longtemps restreinte à la traite des blanches à partir d'un réseau de commerçants se révélera franchement antisémite au moment où la foule se rassemble devant les commerces au nom de « n'allez pas acheter chez les juifs ». Or, c'est là où l'étude, prise isolément des différents éléments entrant dans la rumeur, permet de rétablir l'apport de la figure du juif dans la consolidation de la fable et donc dans sa propagation. L'image du juif ambigu, en évoquant l'existence d'un complot contre la collectivité, semble non seulement étayer la rumeur, mais lui conférer la consistance et la crédibilité qui lui faisaient défaut. La figure du juif différent, mais que rien ne permet de distinguer des autres membres du groupe, contribue insidieusement à attribuer la

dimension de réalité qui manquait à la fable jusque là.

Indépendamment du bel exercice de reconstruction auquel se livre l'équipe d'Edgar Morin, il est intéressant d'évoquer en quelques mots l'analyse qu'il nous livre de l'offensive orchestrée par les associations et groupes antiracistes contre la rumeur. L'observation principale proposée par l'équipe de Morin tient au fait que la « réaction » qu'il qualifie, non sans une pointe d'ironie, d'« anti-mythe » ou d'antidote à la rumeur reprend les mêmes motifs, à savoir ceux du complot et des forces occultes, sur lesquelles la rumeur, indépendamment de la crédibilité du récit qu'elle propage, se fonde et gagne en consistance. Selon toute vraisemblance pour les chercheurs, l'impact de l'offensive contre la rumeur, tiendrait à cette connivence que le mythe et l'« anti-mythe » partagent entre eux à travers la désignation de responsables, qui évoquent à partir de la figure du juif ou de l'antisémite, de façon différente bien entendu, le mal absolu. Dans le cadre de cette interprétation, la « réaction » s'inscrit dans une conception identique du monde selon laquelle les difficultés ou les malaises ressentis par une collectivité sont perçus comme la conséquence de l'activité maléfique d'un groupe particulier. Dans cette perspective, l'efficacité de la « réaction » serait due au fait qu'elle ne rompt pas avec la logique de la chasse aux sorcières qui caractérise la rumeur. Il s'ensuit que si l'on peut dire que l'offensive menée par les groupes antiracistes contre le mythe antisémite a porté un coup à la rumeur, elle ne met pas un terme au cercle vicieux qui la caractérise.

La recherche sociologique ou l'impact de l'abstraction sur les conflits

Partant du constat selon lequel, les antagonistes en présence recourent, non pas aux

mêmes arguments, mais à une forme identique pour rendre compte de la réalité et se combattre, on peut se demander dans quelle mesure la reconstruction sociologique rompt réellement avec le cercle vicieux de l'identification de coupables dans lequel s'enferment le mythe et l'«anti-mythe» ? Edgar Morin reconnaît lui-même, dans la version que la sociologie confère à l'événement, la présence de la fable, qui à l'instar du mythe qu'elle combat, articule différents ingrédients entre eux, en un récit susceptible de se substituer à celui-ci. Mais alors que le mythe rassemble des éléments épars qu'il consolide en un «monde rond et creux» dirait Lévi-Strauss, la reconstruction sociologique d'une réalité nomme les relations qui lient ces éléments entre eux. En ce sens, elle intervient comme un tiers qui permettrait de rompre le cercle vicieux dans lequel le mythe et l'«anti-mythe» se confortent et contribuent à une certaine compréhension du monde, dans laquelle des forces mystérieuses et occultes seraient à l'oeuvre. Dans l'hypothèse d'une rupture de cette dynamique, par l'introduction d'un regard «neuf» sur le monde, dans lequel on peut reconnaître la sociologie, il convient de s'interroger, il nous semble, sur la spécificité de celui-ci. Questionnement auquel nous avons déjà brièvement répondu en rappelant que la version sociologique d'une réalité procède par l'établissement de relations entre différents éléments ou, ce qui revient au même, opère en identifiant de nouveaux éléments invisibles jusque là. Il convient, pour l'illustrer, d'analyser la construction sociologique à laquelle se livre l'équipe de Morin.

En montrant, notamment, que les juifs ne sont pas désignés dans un premier temps, dans la rumeur d'Orléans, Edgar Morin et les chercheurs impliqués dans la reconstitution de cet événement, attaquent la thèse du complot qui, comme nous l'avons déjà souligné, «fonctionne» dans le mythe comme dans l'«anti-mythe». En suggérant une fonction

sociale à la rumeur, celle de restaurer une communication sociale entre des groupes devenus étrangers les uns aux autres, la reconstitution de l'événement par les chercheurs contribue à déjouer la recherche de coupables dans laquelle s'enfermaient le mythe et l'«anti-mythe». Plus précisément, on peut dire que la reconstitution sociologique de l'événement contribue à déplacer le problème sur un autre terrain, celui de la déstructuration de la cohésion sociale, qu'elle se propose de comprendre. Elle s'y emploie, en effet, en procédant à une analyse «multifactorielle» d'une situation. Ce traitement aboutit au fait que ce ne sont plus des individus ou des groupes qui sont incriminés, mais un ensemble de facteurs plus ou moins complexes - identifié à la modernisation - qui produit un brouillage social générateur d'angoisse. Si l'introduction de nouveaux «partenaires», «acteurs» ou «ennemis»,⁽⁹⁾ s'apparente plus qu'il n'y paraît à la désignation de nouvelles forces, qui à l'instar de l'identification de responsables tels que le juif ou l'antisémite, interviendraient dans la déstructuration de certaines formes de vie, il convient de noter le glissement qui s'est opéré à partir de cette reconstruction des faits. Même si la substitution du thème de la déstructuration sociale à celui du complot ne permet pas d'affirmer simplement que la recherche sociologique brise le cercle vicieux de la recherche de coupables, l'analyse qu'elle produit contribue à désigner des configurations, plutôt que des individus, mais surtout à pointer le rôle d'un malaise social général dans cette affaire. Par conséquent, nous pouvons, en admettant que la reconstitution sociologique de l'événement désamorce le conflit aussi bien qu'y parvient l'«anti-mythe», hypothèse qu'il conviendrait encore de vérifier, lui attribuer des conséquences pratiques immédiates, à savoir celles d'interrompre le cercle vicieux de la haine.

Il nous reste à nous interroger sur la spécificité du regard sociologique sur un tel

événement et sur les répercussions éventuelles de cette manière de voir dans le règlement d'un conflit. Nous avons déjà abordé partiellement cette question en lui attribuant la désignation de relations inédites ou de facteurs invisibles, jusque là, dans la reconstitution d'une situation. Nous laisserons de côté le fait de savoir si ces nouveaux «partenaires» avec lesquels il faudra désormais composer, sont réels ou non, encore que c'est une question importante concernant les fondements de la connaissance sociologique. On peut illustrer cela rapidement, en distinguant une sociologie qui se comprend comme une pratique qui «révèle» des relations insoupçonnées, mais agissantes sur le cours de notre vie, d'une sociologie qui se conçoit, au contraire, comme une ressource qui accompagne, à travers la production de nouvelles perspectives sur le monde, la transformation de notre regard sur lui.⁽¹⁰⁾ Il serait stimulant de s'interroger sur les implications sociologiques de cette distinction sur l'intelligence que la discipline a d'elle-même, ainsi que sur ses conséquences culturelles. Si ce n'est pas l'option que nous adoptons directement, l'intérêt que nous accordons au déplacement qui confère une prédominance aux configurations complexes dans le devenir du monde sur l'identification d'individus ou de groupes particuliers, n'en est pas tellement éloigné.

Si, comme nous l'avons déjà souligné, l'introduction de cette «nouvelle» figure qu'est le social et la cohorte de relations inédites qui l'accompagne, caractérise la démarche sociologique, c'est sur le phénomène d'abstraction avec laquelle elle se confond qu'il nous semble important d'insister. La société, même quand elle demeure invisible et muette, constitue un «partenaire» ou plus exactement un «milieu» obligé dans la compréhension des actions humaines. S'il n'est pas aisé de l'appréhender concrètement, d'où le rôle d'interprète dans lequel va se spécialiser le

sociologue, on remarquera, pour revenir au cas d'étude dont nous sommes partis, qu'elle présente l'avantage de pouvoir incarner, à des degrés divers, le mal absolu. Le penchant que nous avons d'interpréter tous nos problèmes comme des faits de société et de les ramener à une cause sociale témoigne de l'impact de la sociologie et de façon plus générale de la diffusion d'un certain regard sur le monde. Il est vrai que si cette compréhension des problèmes ou des dysfonctionnements que nous rencontrons ne remet pas nécessairement en cause l'identification de groupes dans la dégradation d'une situation humaine, elle rend cette démarche moins aisée.

Il peut être intéressant, pour conclure, de rattacher cette évolution à l'abstraction que produit le discours sur la société, lequel se prolonge actuellement dans celui de la complexité. Cette dernière radicalise la rupture avec une conception dichotomique du monde. L'imbrication des phénomènes, le foisonnement d'éléments interagissant entre eux, la multiplication des relations réciproques et les effets inattendus qui en résultent, contribuent à un brouillage social inquiétant propice au retour de réponses simples et carrées qui permettent à tout un chacun de se situer dans le paysage social. On notera à cet égard que le discours sur la complexité commence à s'attirer des foudres de tout genre, dont les principales s'en prennent à l'irresponsabilité généralisée⁽¹¹⁾ que ce type d'analyse du monde social génère et légitime. On ne peut faire l'impasse sur l'observation que de tels reproches reproduisent le cercle vicieux de la dénonciation décrit précédemment. Le discours de la complexité se voit à son tour incriminé de tous les maux qu'affronte la collectivité. Par ailleurs, on ne peut non plus occulter le fait que l'abstraction vers laquelle évolue la compréhension sociologique en général, contribue à la perte de repères sociaux, jugée anxigène par la sociologie elle-même. En bref, non seulement il n'est pas certain que le regard sociologique soit en mesure de désa-

morcer les conflits, mais il se peut même qu'il les vive à travers une lecture moins aisée du monde. La pensée complexe génère de l'incertitude sans parvenir à colmater les brèches qu'elle introduit à la surface du monde. La perte de lisibilité du monde favorise la résurgence de réponses normatives et prépare le terrain pour la désignation de coupables. Cette remarque montre à quel point la pensée abstraite et complexe, qui doute par rapport à elle-même de surcroît, ne nous garantit pas contre l'errance ni contre le retour de certains démons. Mais doit-on, pour autant, fustiger cette forme de compréhension du monde, dont la qualité première ne semble pas être la simplification, il est vrai? Et le faire sous prétexte qu'elle ne parvient pas à maîtriser la violence dans le monde, voire même qu'elle pourrait y contribuer, revient à évaluer l'activité conceptuelle à la capacité qu'elle aurait à rendre les hommes meilleurs et plus heureux. Aussi bien intentionnée que soit cette approche, force est de constater qu'elle s'inscrit dans une perspective moraliste du monde où la frontière entre les bons et les méchants, ceux qui ont raison et ceux qui ont tort serait aisée à tracer. Cette vision du monde nous semble trop étriquée. De plus, comme nous l'avons vu précédemment, elle ne nous garantit pas contre la violence et la douleur. Toute cette discussion nous ramène, finalement, au dilemme fort ancien des finalités de l'activité « scientifique » et de l'irréductibilité des valeurs de vérité et de justesse entre elles.⁽¹²⁾ Nous ne pensons pas que l'activité conceptuelle, qu'elle soit de type sociologique ou non, élimine les passions ni qu'elle garantisse une résolution plus juste des conflits. Elle participe tout au plus à un déplacement de ces derniers sur un autre terrain, ainsi qu'en témoignent les débats d'idées et les sentiments intenses qu'ils suscitent. Ainsi, plutôt que d'évaluer la sociologie à sa capacité à engendrer un monde meilleur ou non, il est peut-être plus pertinent d'observer les transformations de notre relation au monde qu'elle accompagne.⁽¹³⁾ Ce décalage du

regard permettrait de ramener la question de l'impact des sciences sociales ou de toute autre construction savante de la réalité à celle des ressources dont disposent les individus pour interpréter les situations qu'ils vivent.

Notes

1. Edgar Morin, *La rumeur d'Orléans*, Seuil, Paris, 1969
2. Freddy Raphaël, « La Rumeur de Strasbourg », Presse et Rumeurs à propos des affaires d'Orléans et d'Amiens, *Revue des Droits de l'Homme* IV, 1-71.
3. Séminaire commun entre le Laboratoire de Sociologie de la Culture Européenne et le Seminar für Volkskunde de l'université de Bâle, Strasbourg, 26-28 Janvier 1994.
4. Freddy Raphaël, « La Rumeur de Strasbourg », Presse et Rumeurs à propos des affaires d'Orléans et d'Amiens, *Revue des Droits de l'Homme* IV, 1-71.
5. Edgar Morin, *La rumeur d'Orléans*, Seuil, Paris, p. 130.
6. Norbert Elias, *Qu'est ce que la sociologie ?*, Pandora, Clamecy, 1981.
7. Elisabeth Rémy, « Comment saisir la rumeur ? », *Ethnologie française*, XXIII, 1993, 4, p. 591-602.
8. Michel Callon (sous la direction de), *La science et ses réseaux. Genèse et circulation des faits scientifiques*, La Découverte, Paris, 1989. Michel Callon et Bruno Latour (sous la direction de), *La science telle qu'elle se fait*, La Découverte, Paris, 1991.
9. Pour la notion de non humain voir, par exemple, Bruno Latour, *Les microbes : guerre et paix* suivi par *Irréductions*, A. M. Métailé et Pandora, Paris, 1984. Michel Callon (sous la direction de), *La science et ses réseaux. Genèse et circulation des faits scientifiques*, La Découverte, Paris, 1989. Michel Callon et Bruno Latour (sous la direction de), *La science telle qu'elle se fait*, La Découverte, Paris, 1991. Jacques Theys et Bernard Kalaora (sous la direction de), *La Terre outragée. Les experts sont formels !*, Michel Callon et Arie Lip, « Humains, non-humains : morale d'une coexistence », Éditions Autrement, Science en société, n° 1, Paris, 1992.
10. On notera à cet égard qu'elle n'est pas la seule dans ce cas. Voir à ce sujet le rôle du roman dans la compréhension que les hommes ont d'eux-mêmes. Milan Kundera, *L'art du roman*, Gallimard, Paris, 1986.
11. Ulrich Beck, *Gegengifte. Die organisierte Unverantwortlichkeit*, Suhrkamp, Frankfurt, 1988.
12. Max Weber, *Le savant et le politique*, Plon, Paris, 1959.
13. Serge Moscovici, « Le démon de Simmel », *Sociétés*, n° 37, 1992.